

Transcription, January 2021:

Revue Scientifique 46(8) (23 Août 1890): 225-233. (Armand de Quatrefages de Bréau).

[p. 225]

‘Origine de l’homme. Théorie de A. Russel Wallace ⁽¹⁾.’

Messieurs,

Nous avons vu que Wallace partage avec Darwin l’honneur d’avoir imaginé la théorie de la formation des espèces par une *sélection naturelle* que règle et détermine la *lutte-pour l’existence*. Je vous ai montré comment, tout en reconnaissant pour maître son illustre émule, il s’était séparé de lui sur divers points de détail. Vous avez vu que ces désaccords partiels tiennent à ce que Wallace est resté plus strictement fidèle au principe de *l’utilité personnelle*, véritable fondement de tout le darwinisme. Nous allons voir comment cette fidélité l’a conduit à s’isoler complètement de tous ses coreligionnaires scientifiques sur la question des origines et du développement de l’espèce humaine, et à imaginer une théorie qui tient d’un côté au darwinisme, qui, d’autre part, s’en éloigne de la manière la plus inattendue.

I.

Avec tous les darwinistes, Wallace fait remonter notre généalogie à un animal. Mais il ne dit ni quelle était l’espèce de cet ancêtre, ni à quel type il appartenait. On peut seulement conjecturer, d’après quelques passages de son livre, qu’il nous attribue une certaine parenté directe avec les singes.

Quoi qu’il en soit, selon Wallace, notre ancêtre immédiat aurait été un être morphologiquement semblable à l’homme actuel et ayant comme lui le corps nu. Cet être vivait en troupes; mais il n’avait ni sociabilité réelle ni réflexion; il manquait de sens moral et de sentiments sympathiques. En somme, ce n’était encore qu’une brute anthropomorphe.

Cet être habita d’abord les régions chaudes de l’ancien monde; puis il émigra en tous sens. Alors, il rencontra des milieux différents, des conditions d’existence diverses; et, par conséquent, les conditions de la *lutte pour l’existence* furent changées et variées.

La *sélection naturelle* entra en jeu et amena dans la constitution des tribus disséminées des modifications *légères* mais *utiles*, que les *corrélations de croissance* traduisirent au dehors par des caractères correspondants. Ainsi se constituèrent les principales races humaines, qui sont pour notre auteur la noire, la jaune, la blanche et la rouge. — On voit que Wallace est franchement monogéniste, et nous avons vu que Darwin a conclu dans le même sens.

A ce moment, une *cause inconnue* vint *accélérer* le développement de *l’intelligence*. Dès que cette faculté joua un rôle actif dans l’existence de l’être humain, son perfectionnement devint *plus utile* que n’importe quelle modification du *corps*. Dès lors, toute la puissance de la sélection devait se porter sur les organes et les fonctions en rapport avec elle. C’est ce qui arriva. — Voilà comment les caractères physiques déjà acquis

⁽¹⁾ Leçon de clôture.

[p. 226]

restèrent ce qu’ils étaient, tandis que l’intelligence se développa de plus en plus.

Wallace admet que ce grand événement a dû se passer aux temps éocènes ou miocènes. Or, tous les mammifères de cette époque ont disparu et ont été remplacés par d’autres espèces. C’est, dit Wallace, parce que chez eux l’intelligence n’avait pas grandi, et que, par conséquent, la sélection a continué à agir sur le corps. — Voilà comment les animaux se sont transformés, pendant que l’homme restait morphologiquement le même.

Wallace ajoute que, par suite de la prépondérance acquise par l'intelligence au point de vue de l'*utilité*, l'homme est désormais affranchi des modifications morphologiques. Son corps ne changera plus. Mais les facultés intellectuelles et morales grandiront, si bien que les derniers individus de l'humanité future égaleront les nobles représentants de l'humanité actuelle.

On voit que, jusqu'à présent, Wallace ne s'est en rien écarté des conceptions qui lui sont communes avec Darwin. Le rôle qu'il attribue à la sélection *intellectuelle*, venant se substituer à la sélection purement *physique* et mettant un terme aux transformations matérielles de l'homme, devait d'ailleurs avoir quelque chose de séduisant pour ceux qui admettaient la doctrine générale. Cette conception fut particulièrement bien accueillie par ceux que commençait à embarrasser l'identité de plus en plus démontrée de l'homme quaternaire et de l'homme actuel. Aussi Wallace fut-il acclamé comme un darwiniste à la fois hardi et ingénieux.

II.

Il en fut bien autrement lorsque Wallace publia son mémoire intitulé: *Sur les limites de la sélection naturelle appliquée à l'homme* (1869). Pour employer les expressions que Carl Vogt s'est appliquées à lui-même, ce titre seul sentait l'*hérésie*. Et, en effet, dès les premières pages, on reconnaît que l'auteur a pris place parmi les darwinistes *hérétiques* les plus aberrants.

Il rappelle d'abord que la sélection naturelle tient avant tout à l'*utilité personnelle et immédiate*. De là il résulte qu'elle ne peut développer, ni même conserver une *variation nuisible en quoi que ce soit* à un être organisé quelconque. Darwin lui-même a déclaré qu'un seul cas de ce genre bien démontré renverserait toute sa théorie. Wallace ajoute très logiquement qu'elle ne peut pas davantage développer une *variation inutile*; et vous savez qu'il se rencontre ici avec Romanes, l'élève et le commensal de Darwin. Par conséquent, aucun organe ne peut acquérir un développement supérieur à celui qu'exigent ses fonctions actuelles, ses usages immédiats.

«Donc, dit Wallace, si nous trouvons chez l'homme des caractères quelconques, qui ont dû lui être nuisibles lors de leur première apparition, il sera évident qu'ils n'ont pu être produits par la sélection naturelle. Il en serait de même du développement spécial d'un organe si ce développement était, ou simplement inutile, ou exagéré par rapport à son utilité. De semblables exemples prouveraient qu'une autre loi ou une autre force que la sélection naturelle a dû entrer en jeu. Mais, si nous pouvions apercevoir que ces modifications, bien qu'inutiles ou nuisibles à l'origine, sont devenues de la plus haute utilité beaucoup plus tard et sont maintenant essentielles à l'achèvement du développement moral et intellectuel de l'homme, nous serions amenés à reconnaître une action intelligente prévoyant et préparant l'avenir, aussi sûrement que nous le faisons quand nous voyons un éleveur entreprendre une amélioration déterminée d'une race d'animaux domestiques ou d'une plante cultivée ⁽¹⁾.»

Le mémoire entier n'est que le développement de cette pensée, et vous comprenez qu'il nous faut entrer ici dans quelques détails.

Wallace signale l'*identité anatomique* et l'extrême *inégalité fonctionnelle* que présentent divers organes chez le sauvage et l'homme civilisé. Chez nous, la main exécute une foule de mouvements dont les sauvages n'ont aucune idée. — Le larynx de nos chanteurs fait entendre des sons d'une variété et d'une complication que rien ne pourrait faire pressentir à qui n'aurait entendu que les tristes et monotones mélodies des sauvages.

Or, la main, le larynx du sauvage présentent exactement les mêmes parties, les mêmes dispositions que les nôtres. Cette perfection est *inutile* au sauvage, puisque, chez lui, elle va bien au delà des besoins actuels; mais elle était nécessaire pour que ces organes fussent prêts à satisfaire aux besoins des civilisés. Il y a donc eu en eux, dès l'origine, des *facultés latentes*, inutiles à l'individu dans sa condition primitive et qui n'ont pu être produites par la sélection. La main, le larynx semblent donc être des instruments préparés d'avance en vue de la civilisation et des futurs progrès de l'homme.

Wallace insiste plus longuement sur les faits analogues que présente le cerveau et arrive aux mêmes conclusions. Il prend la capacité du crâne comme représentant le développement de cet organe, et compare à ce point de vue les hommes civilisés aux sauvages et aux singes anthropomorphes. Il reconnaît que la *qualité* de la substance cérébrale est un élément de supériorité ou d'infériorité. Toutefois, il regarde la *quantité* de cette même substance comme le facteur le plus important de la puissance intellectuelle et morale. Il fonde son opinion, d'une part, sur les dimen-

⁽¹⁾ *La Sélection naturelle: Essais*, par Alfred Russel Wallace; traduit de l'anglais par Lucien de Candolle, p. 350. [p. 227]

sions exceptionnelles des cerveaux de Napoléon, de Cuvier, d'O'Connell; d'autre part, sur l'idiotisme constant des individus dont la capacité crânienne mesure moins de 65 pouces cubes (864 centimètres cubes) ⁽¹⁾.

Or, des mesures prises par Morton et Barnard Davis, il résulte que la capacité crânienne des races sauvages les plus inférieures égale et surpasse parfois celle des nations les plus civilisées. Elle est en moyenne de 94 pouces cubes (1538^{cc}) dans la race teutonne et de 91 pouces cubes (1489^{cc}) chez les Esquimaux. Mais on connaît des crânes de cette dernière race dont la capacité s'élève jusqu'à 113 pouces cubes (1849^{cc}), et par conséquent atteint presque celle des plus grands crânes d'Européens.

Les races fossiles sont doublement intéressantes à ce point de vue. Wallace cite les paroles de Huxley, qui a écrit au sujet du crâne d'Engis: «C'est un crâne d'une bonne moyenne, qui pourrait avoir appartenu à un penseur ou avoir contenu le cerveau inintelligent d'un sauvage.» Il cite aussi l'appréciation que Broca a faite du crâne du vieillard de Cro-Magnon, que le Muséum doit à M. Rivière: «La grande capacité de la cavité crânienne, le développement de la région frontale, la belle forme elliptique de la partie antérieure du profil du crâne, sont des caractères incontestables de supériorité, tels que nous sommes habitués à les trouver chez les races civilisées.»

Ces cerveaux de sauvages, aussi développés que ceux de la moyenne des Européens, font dire à Wallace qu'il y a là un excédent de force, un instrument trop parfait pour les besoins de son possesseur.

A titre de contre-épreuve, Wallace compare le cerveau de l'homme à celui des anthropomorphes. La taille de l'orang est égale à celle d'un homme de petite taille; le gorille est bien plus grand et plus gros. Pourtant le cerveau du premier ne mesure que 28 pouces cubes (457^{cc}) et celui du second 34 pouces cubes (554^{cc}). En somme, si on représente par 10 le volume du cerveau de l'anthropomorphe, ce volume sera de 26 chez le sauvage et de 32 chez le civilisé.

Les manifestations intellectuelles sont dans un bien autre rapport. Wallace emprunte ici quelques chiffres au curieux ouvrage de Galton sur l'*Hérédité des facultés intellectuelles*. Galton a montré combien est grande la différence de capacité intellectuelle entre l'Anglais illettré et le savant. Dans un concours de mathématiques, entre le premier et le dernier des lauréats, qui est pourtant lui-même un mathématicien exercé, le rapport est souvent de 30 à 1. Wallace, leur comparant les sauvages, qu'il a vus de si près, estime que ce rapport serait tout au plus de 1000 à 1. Et cependant, répète Wallace, la différence entre les cerveaux est tout au plus de 6 à 5.

Vous comprenez la conclusion que le savant anglais tire de cet ensemble de faits. Je vais, d'ailleurs, le laisser parler lui-même:

«Ainsi, soit que nous comparions le sauvage au type le plus perfectionné de l'homme, soit que nous le comparions aux animaux qui l'entourent, nous arrivons forcément à conclure qu'il possède dans son cerveau, grand et bien développé, un organe tout à fait hors de proportion avec ses besoins actuels, et qui semble avoir été préparé à l'avance pour trouver sa pleine utilité au fur et à mesure des progrès de la civilisation. D'après ce que nous savons, un cerveau un peu plus grand que celui du gorille aurait pleinement suffi au développement mental actuel du sauvage. Par conséquent, la grande dimension de cet organe chez lui ne peut pas résulter uniquement des lois de l'évolution, car celles-ci ont pour caractère essentiel d'amener chaque espèce à un degré d'organisation exactement approprié à

ses besoins, et de ne jamais le dépasser. Elles ne permettent aucune préparation en vue d'un développement futur de la race. En un mot, une partie du corps ne saurait jamais augmenter ou se compliquer, si ce n'est en stricte coordination avec les besoins pressants de l'ensemble. Il me semble que le cerveau préhistorique et du sauvage prouve l'existence de quelque puissance distincte de celle qui a guidé le développement des animaux inférieurs au travers de tant de formes variées ⁽²⁾.»

III.

Après avoir signalé chez les sauvages des particularités d'organisation *inutiles*, Wallace montre que l'être humain a dû subir des transformations *nuisibles*.

A ce titre, il insiste sur l'absence plus ou moins complète de villosités du corps chez l'homme, et l'oppose à l'abondance des poils chez les mammifères terrestres. Le pelage, dit-il, protège l'individu contre le froid, mais surtout contre la pluie. C'est ce que montrent l'abondance et la direction des poils le long de l'épine dorsale, les crinières plus ou moins développées que portent tant d'animaux. Il aurait été très utile au sauvage d'être protégé de même. Cela est si vrai, que les populations les plus infimes, les Tasmaniens, les Fuégiens, les Hottentots, ont toutes imaginé quelque vêtement pour se couvrir. Même sous les tropiques, les Timoriens, les Malais, les Sud-Américains, défendent leur dos nu contre les pluies torrentielles de ces climats.

«Il me semble donc certain, conclut Wallace, que la sélection naturelle n'a pas pu produire la nudité du corps de l'homme... Il est difficile de trouver deux caractères plus différents que le développement du cerveau et la distribution du poil sur le corps; et cepen-

⁽¹⁾ J'ai ramené tous les nombres cités par Wallace à notre système de numération, en supprimant les décimales pour plus de simplicité.

⁽²⁾ P. 360.

[p. 228]

dant tous deux nous conduisent à la même conclusion: c'est qu'une force autre que la sélection naturelle a concouru à leur formation ⁽¹⁾.»

L'étude du pied conduit le transformiste anglais à la même conclusion. Vous savez que chez tous les quadrumanes le pouce postérieur est opposable aux autres doigts. Si bien que le pied est chez eux un organe de préhension. Malgré les dires de quelques voyageurs, rien de semblable n'existe chez aucune race humaine, affirme Wallace, qui en a tant vu. Or, il eût été très utile au sauvage de conserver cette *main postérieure* dont la disparition est bien difficile à expliquer par la sélection naturelle.

IV.

A l'appui des conclusions qu'il a tirées de l'examen de l'homme physique, Wallace invoque celles que lui fournit l'esprit humain. Il admet que la sélection a pu développer les notions de justice et de bienveillance, quoiqu'elles soient incompatibles avec la loi du plus fort, « base essentielle de la sélection naturelle ⁽²⁾ ». En effet, ces notions, *inutiles à l'individu*, sont éminemment *utiles aux tribus*. Mais, les *notions abstraites* de temps et d'espace, d'éternité et d'infini, le *sentiment artistique*, l'*esprit mathématique*, ne pouvaient être d'aucun usage à l'homme dans son état primitif de barbarie: « Comment la sélection naturelle ou la survivance des plus aptes a-t-elle pu favoriser le développement de facultés si éloignées des besoins matériels du sauvage, et qui, malgré notre civilisation relativement avancée, sont, dans leur plus complet épanouissement, en avance sur notre siècle, et semblent plus faites pour l'avenir de notre race que pour son état actuel ⁽³⁾? »

L'origine du *sens moral* soulève, selon Wallace, les mêmes difficultés. Les sauvages attachent une idée de *sainteté* à certaines actions considérées comme bonnes et morales, « en opposition avec celles qui sont tenues pour simplement *utiles* (4) ». Une *idée mystique de culpabilité* s'attache à certaines autres. L'auteur rappelle ici divers exemples, et cite avec quelques détails les Kurubars et les Santals, tribus barbares de l'Inde centrale, remarquables par leur horreur pour le mensonge. Il aurait pu trouver des exemples du sens moral le plus délicat chez bien d'autres sauvages, chez les Cafres,

chez les Australiens. Il aurait, pu surtout rappeler le guerrier Peau-Rouge qui, fait prisonnier et prêt à être lié au poteau de tortures, demande un congé pour aller embrasser sa femme et ses enfants; qui l'obtient et revient, à la minute fixée, se livrer à des bourreaux impitoyables. Certes, rien ne peut mieux attester, d'une part, le respect pour les sentiments intimes; d'autre part, la fidélité à la parole donnée et ce sentiment de l'honneur, qui est pour ainsi dire la fleur de la moralité; rien ne montre plus clairement que, jusque chez les sauvages, le *sens moral* l'emporte dans bien des cas sur le sens *utilitaire*.

Bien qu'employant les mots de *sainteté* et d'*idée mystique*, Wallace ne dit rien des sentiments religieux proprement dits. Cette omission est singulière, car cet ordre de faits lui aurait fourni de nombreux arguments à l'appui de sa cause. Pour suppléer à ce silence, il me suffira d'en appeler à vos souvenirs.

Rappelez-vous les martyrs qu'ont eus toutes les religions. Il s'est trouvé partout des hommes prêts à mourir pour les plus infimes. Je n'en citerai qu'un exemple. Un chef hottentot, nommé Nanib, luttait depuis plusieurs années contre les envahissements des Blancs. Trahi par un des siens, il fut entouré et mis dans l'impossibilité de fuir. On lui offrit la vie, à condition qu'il embrasserait la religion chrétienne: « Jamais, répondit-il; mon Tsui-Goa est aussi bon que votre Christ. » Il fut massacré; et, certes, si les rôles avaient été renversés, le brave Nanib figurerait dans quelqu'un de nos martyrologes.

Rappelez-vous ces innombrables couvents chrétiens et bouddhiques, peuplés de religieux et de religieuses vivant, dans le célibat. Ces hommes, ces femmes sacrifient ainsi les instincts les plus naturels et renoncent aux joies de la famille. Tout en souffrant eux-mêmes, ils privent l'*espèce humaine* des générations qu'ils auraient pu lui donner et lui portent ainsi un préjudice évident.

Rappelez-vous ces ascètes chrétiens et brahmanes qui passent leur vie à se torturer qui, eux aussi, n'ont laissé aucun descendant; rappelez-vous Origène se mutilant lui-même à dix-huit ans pour échapper aux tentations; songez à la secte russe des Rascolnitz, qui tout entière a suivi et suit encore cet exemple, et vous reconnaîtrez sans doute que Wallace aurait à bon droit refusé à la sélection naturelle le pouvoir de donner naissance à des sentiments capables d'engendrer des actes aussi *cruels pour l'individu* que *nuisibles à l'espèce*.

V.

Au reste, les faits signalés par Wallace lui ont paru suffisants pour motiver les conclusions que je vais vous lire:

« La conclusion que je crois pouvoir tirer de ces phénomènes, c'est qu'une intelligence supérieure a guidé la marche de l'espèce humaine dans une direction définie et pour un but spécial, tout comme l'homme guide celle de beaucoup de formes animales et végétales. Les seules lois d'évolution n'auraient peut-être jamais produit une graine aussi bien appropriée à

(1) P. 366.

(2) P. 269.

(3) P. 370.

(4) P. 370.

[p. 229]

l'usage de l'homme que le maïs ou le froment, des fruits tels que celui de l'arbre-à-pain ou la banane sans graines, des animaux comme la vache laitière de Guernesey ou le cheval de camion de Londres. Cependant ces divers êtres ressemblent énormément aux productions de la nature laissée à elle-même. Nous pouvons donc bien nous imaginer qu'une personne, connaissant à fond les lois du développement des forces organiques dans le passé, refuse de croire que, dans ces cas-ci, une force nouvelle soit entrée en jeu, et rejette dédaigneusement la théorie d'après laquelle une intelligence directrice aurait contrôlé, dans un but personnel, l'action des lois de variation, de multiplication et de survivance. Nous savons, cependant, que cette action directrice s'est exercée; et nous devons par conséquent admettre comme possible que, si nous ne sommes pas les plus hautes intelligences de

l'univers, un esprit supérieur a pu diriger le développement de la race humaine, par le moyen d'agents plus subtils que ceux que nous connaissons... Cette théorie implique l'intervention d'une intelligence distincte, concourant à la production de l'homme intellectuel, moral, indéfiniment perfectible ⁽¹⁾... »

Le pouvoir supérieur qui a réglé et dirigé l'évolution spéciale de l'espèce humaine n'est pas, selon Wallace, l'*Intelligence Suprême*. Il regarde *la loi de continuité* comme démontrée pour la sphère entière de nos connaissances; il pense qu'elle règne également au delà de cette sphère : « Il ne peut, dit-il, y avoir un abîme infini entre l'homme et le Grand Esprit de l'univers ⁽²⁾. » Un peu plus loin, il ajoute: « En me servant des termes que je viens de rappeler (force intelligente, intelligence directrice, etc.), je désirais faire bien comprendre que, selon moi, le développement des portions essentiellement humaines de notre organisation et de notre intelligence peut être attribué à des êtres intelligents, supérieurs à nous, dont l'action directrice se serait exercée conformément aux lois naturelles universelles ⁽³⁾. »

Mais, ces *êtres supérieurs*, qui, selon Wallace, auraient influé sur les destinées d'un être terrestre au point de faire un *homme* de ce qui, sans eux, n'eût été qu'un *animal*, auraient joué vis-à-vis de nous le rôle de *véritables dieux*, en prenant ce mot dans son acception générale. Par conséquent, le transformiste anglais place ici au-dessus de la *sélection naturelle* qui produit les *espèces*, au-dessus de la *sélection artificielle* ou *humaine* qui façonne les *races*, une sorte de *sélection divine* qui n'aurait été appliquée qu'à *l'homme seul*. Par cette conception nouvelle, Wallace sort du domaine des *causes secondes*, de celui des *forces naturelles*. Or, la science s'occupe exclusivement de ces causes et de ces forces, de leur mode d'action et des lois qui les régissent. Le savant anglais se sépare donc ici de la science, et je n'ai pas à le suivre dans la vaste région des hypothèses où il s'engage; je n'ai ni à apprécier ni à juger sa doctrine.

Mais j'ai le droit de prendre acte des objections qu'il a faites à la théorie de Darwin, de Huxley, de Hæckel, relativement au développement de l'être humain; je dois appeler toute votre attention sur les impossibilités qu'il a signalées dans cette théorie. Ce sont là de véritables aveux; et, sous la plume de Wallace, ces aveux ont une autorité, une signification que l'on ne saurait méconnaître. — C'est un des fondateurs du darwinisme qui proclame et démontre l'impuissance finale de cette doctrine.

VI.

Wallace a beau répéter à diverses reprises que sa conception n'infirme en rien « la vérité générale de la grande découverte de M. Darwin », il était difficile que les vrais disciples du maître admissent ces protestations. Ce que Darwin a voulu démontrer avant tout, c'est que « la production et l'extinction des habitants passés et présents du globe sont le résultat de causes secondaires, comme celles qui déterminent la naissance et la mort des individus ⁽⁴⁾ ». Là est le véritable esprit du darwinisme, sa raison d'être aux yeux des hommes de science, son grand mérite pour ceux qui se disent philosophes et libres penseurs. Quoi qu'en dise Wallace, il est impossible de ne pas penser qu'en faisant intervenir une volonté intelligente et extra-terrestre comme élément nécessaire au parachèvement de l'organisme le plus élevé, il s'est mis en opposition avec l'essence même de la doctrine dont il est un des inventeurs. C'est bien ainsi qu'en jugèrent les darwinistes; et ils signalèrent bien vite la *défection* de celui qu'ils avaient regardé jusque-là comme *la seconde colonne* du darwinisme.

Un savant genevois, Édouard Claparède, essaya de réfuter Wallace ⁽⁵⁾, et celui-ci. lui répondit ⁽⁶⁾. Je vous donnerai une idée sommaire de cette discussion, en me bornant à faire quelques courtes remarques et à en tirer une conclusion.

VII.

Constatons d'abord que la réfutation de Claparède est singulièrement incomplète. Il énumère bien les ob-

⁽¹⁾ P. 270.

⁽²⁾ P. 393.

⁽³⁾ P. 394.

⁽⁴⁾ *Origine des espèces*, trad. Moulinié, p. 512.

⁽⁵⁾ *La Sélection naturelle*, dans la *Revue des cours scientifiques*, 6 août 1870, p. 564.

⁽⁶⁾ *Réponse aux objections présentées par M. Edouard Claparède*, addition à la *Sélection naturelle*, p. 397. Cette réponse avait paru d'abord dans le journal *Nature*, 3 novembre 1870.

[p. 230]

jections faites par Wallace, mais il ne répond pas à la plupart d'entre elles et aux plus graves. — Il déclare formellement ne pas vouloir aborder la question du cerveau, disant qu'il ne veut pas en ce moment faire l'apologie du darwinisme. — Il ne dit rien des facultés latentes admises par son adversaire — rien de l'utilité qu'un pied préhensible aurait eu pour le sauvage — rien des dommages individuels que peut entraîner l'influence du sens moral — rien au sujet du développement des notions abstraites. — En somme, il se borne à répondre, plutôt par des plaisanteries que par des arguments sérieux, à ce que Wallace a dit à propos des poils et du larynx.

A propos de l'absence de villosités chez l'homme, Claparède répond que nos premiers ancêtres, apparus sans doute dans une contrée tempérée et sèche, avaient pris l'habitude de se couvrir le dos en émigrant plus au nord et plus au sud: « Qui sait enfin, ajoute-t-il si le frottement continu du vêtement dans cette région, pendant une longue suite de siècles, n'a pas pu finir par amener une rareté relative des poils sur le dos humain ⁽¹⁾? » Il reconnaît du reste que l'on peut faire des objections à cette hypothèse, dont je vous laisse juges.

Claparède reproche surtout au savant anglais d'être illogique: « Si, dit-il, une force supérieure semble nécessaire à M. Wallace pour épiler le dos de l'homme, qu'il sache se résoudre à la faire agir de même sur l'échine de l'éléphant, du rhinocéros, de l'hippopotame ou du cachalot ⁽²⁾. »

Wallace répond que le cachalot et l'hippopotame étant des animaux aquatiques ou amphibies protégés par une peau très épaisse, des poils leur eussent été *inutiles*. Il en eût été de même pour les éléphants et les rhinocéros d'aujourd'hui, qui habitent des contrées très chaudes, où ils recherchent l'ombre et l'humidité. Mais nous savons que le mammoth et le rhinocéros fossiles étaient très velus. Les poils se conservent donc ou reparaissent selon le besoin. Si les mêmes causes agissent en ceci chez les animaux et chez l'homme, pourquoi n'ont-ils pas reparu chez le Finnois et l'Esquimaux?

VIII.

Claparède s'étonne que Wallace ait attribué à la sélection seule l'acquisition du chant chez les oiseaux, tandis qu'il fait intervenir un pouvoir surnaturel, quand il s'agit de l'homme: « M. Wallace, dit-il, n'a pas reculé devant l'explication de la formation graduelle du chant de la fauvette et du rossignol par voie de sélection naturelle. La chose est toute simple; bien fou serait celui qui voudrait recourir ici à l'intervention d'une force supérieure, amie du beau! Les fauvettes femelles et les rossignols du même sexe ont toujours accordé de préférence leurs faveurs aux mâles bons chanteurs... Malheur aux pauvres mâles à registre peu étendu ou à timbre fêlé! les douceurs de la paternité leur ont été, impitoyablement refusées; ils sont morts de jalousie dans la tristesse et l'isolement... Quoi qu'il en soit, il est évident pour M. Wallace que la sélection sexuelle, en d'autres termes le goût des dames fauvettes pour la musique, a amené le grand perfectionnement de la voix des virtuoses de l'autre sexe. Mais, dans l'espèce humaine, la chose aurait-elle pu se passer ainsi?... Jamais, au grand jamais! seule, l'intervention d'une force supérieure a pu amener un résultat pareil, car, jamais homme primitif n'a eu de goût pour la musique. M. Wallace le sait bien: il a vécu si longtemps parmi les sauvages, qui ont pu le lui dire! Au contraire, les femelles fauvettes primitives et les femelles rossignoles primitives avaient déjà le goût musical, longtemps avant que leurs époux eussent appris à chanter. Comment M. Wallace le sait-il? Le lui ont-elles dit? N'importe, il le sait ⁽³⁾. »

Wallace a répondu à ces plaisanteries en rappelant les principes du darwinisme et le témoignage de Darwin. Chez les oiseaux, dit le père de la doctrine, « les mâles *rivalisent avec ardeur* pour attirer les femelles par leur *chant* ». La sélection sexuelle entre donc ici évidemment en jeu. Mais il n'existe rien de pareil chez les sauvages. Et pourtant, l'homme possède dans les deux sexes un instrument musical merveilleux, évidemment inutile dans la lutte pour l'existence et qui s'est trouvé prêt à

manifester ses facultés latentes au moment voulu. Voilà, ajoute-t-il, la difficulté qu'il fallait « attaquer avec des faits et des arguments, et que les traits d'esprit les plus brillants ne suffisent pas à résoudre ⁽⁴⁾ ».

IX.

Claparède reproche encore ici à Wallace d'invoquer l'intervention d'une intelligence supérieure quand il parle de l'homme, et de s'en passer dès qu'il s'agit des animaux. Parmi les passereaux, il en est dont le larynx présente une organisation fort complexe et qui pourtant ne chantent pas. Ils ont donc un organe beaucoup bien conformé pour l'usage qu'ils en font. Fauldra-t-il donc admettre l'action d'une force supérieure qui l'a préparé en vue de besoins futurs?

Cette question est en réalité une arme à deux tranchants. D'une part, elle a évidemment embarrassé Wallace, qui répond seulement qu'il n'y a là que de rares exceptions; d'autre part, Claparède reconnaît ici l'existence d'un appareil supérieur aux besoins, fait en

⁽¹⁾ P. 570.

⁽²⁾ P. 571.

⁽³⁾ P. 570.

⁽⁴⁾ P. 400.

[p. 231]

contradiction avec les lois de la sélection naturelle, ce dont il ne paraît pas s'être aperçu.

X.

Le savant genevois termine sa critique en posant l'alternative suivante : « Ou bien M. Wallace a eu raison de faire intervenir une force supérieure pour expliquer la formation des races humaines et guider l'homme dans la voie de la civilisation, et alors il a eu tort de ne pas faire agir cette même force pour produire toutes les autres races et espèces animales et végétales; ou bien il a eu raison d'expliquer la formation des espèces végétales et animales par la seule voie de la sélection naturelle, et alors il a eu tort de recourir à l'intervention d'une force supérieure pour rendre compte de la formation des races humaines ⁽¹⁾. »

Ici encore, la réponse de Wallace n'est ni bien claire ni bien précise. Il reproche à son critique de recourir à une pétition de principe; il rappelle que Claparède n'a pu nier les faits avancés par lui et n'a pas réfuté les conclusions qu'il en a tirées; il semble vouloir se couvrir du nom et de l'autorité de Darwin, qui n'a jamais prétendu tout expliquer par la sélection naturelle. Mais nous savons, par un passage de la correspondance de ce dernier, que les idées de Wallace, alors qu'elles n'étaient pourtant qu'indiquées dans un travail consacré à de tout autres sujets, lui avaient paru « incroyablement étranges »; et, à coup sûr, cette impression n'a pu qu'être fortifiée par la lecture du travail dont j'ai cherché à vous donner une idée.

XI.

Quant à moi, j'accepte franchement le dilemme de Claparède.

Je vous l'ai déjà dit, je dois ici le répéter encore. Pour un homme de science, la question de l'origine de l'espèce humaine ne peut être qu'un cas particulier du problème général. Si l'histoire de cette espèce présente des faits en contradiction avec une théorie zoogénique quelconque, on peut en conclure avec certitude que cette théorie est fautive pour tous les êtres organisés.

Eh bien, l'existence, chez le sauvage, d'un larynx, d'une main, d'un cerveau, anatomiquement semblables à ceux de l'homme civilisé et possédant des facultés latentes, sont évidemment inconciliables avec les principes fondamentaux du darwinisme, quelque mammifère que l'on nous donne pour ancêtre et pour si haut que l'on remonte. Sur tous ces points essentiels, l'argumentation de Wallace est irréfutable; et, comme vous l'avez vu, Claparède n'a pas même essayé de répondre.

Une théorie généalogique, inapplicable à l'homme, ne peut être vraie pour les autres êtres organisés; elle est tout aussi fautive quand il s'agit des animaux et des plantes. Telle est la conclusion à laquelle le dilemme de Claparède conduira quiconque tiendra compte des faits et de leur signification.

Vous le voyez, l'histoire de l'homme apporte un complément de preuves à toutes celles que nous avaient fournies les plantes et les animaux; et tout conduit à regarder comme inacceptable la séduisante mais fautive doctrine de Darwin.

XII.

Messieurs,

Ma tâche est terminée. Je viens de vous exposer les principales théories qui ont tenté d'expliquer l'origine des faunes et des flores par la *transmutation*. Vous avez pu vous convaincre que, même en laissant de côté les rêveries de Maillet et de Robinet, le mot de *transformisme* ne désigne pas une doctrine définie, mais seulement une idée vague qui s'est traduite par les conceptions les plus différentes, parfois les plus opposées.

A côté de Lamarck, de Darwin, de Romanes, de Haeckel, qui regardent la transformation comme s'accomplissant avec une lenteur qui demande des siècles, vous avez vu Geoffroy, Owen, Mivart, qui reconnaissent uniquement des transformations subites et complètes.

A côté de Lamarck, qui attribue la transformation aux habitudes causées par les besoins et les désirs de l'animal lui-même, vous avez vu Darwin et tous ses disciples attribuer le phénomène à la sélection naturelle commandée par la lutte pour l'existence; d'Omalius, élève en cela de Buffon et de Geoffroy, en chercher la cause seulement dans l'action directe du milieu; tandis qu'Owen et Mivart invoquaient une tendance innée au changement, réglée par la Volonté Suprême.

A côté de Lamarck, qui croit à la mobilité constante des types, vous avez vu Bory de Saint-Vincent et M. Naudin, qui en admettent la stabilisation progressive, et Darwin qui regarde une foule d'animaux inférieurs comme étant définitivement arrêtés dans leur marche évolutive.

A côté de Darwin, de Hæckel, etc., qui attribuent la transmutation à la sélection naturelle, vous avez vu Romanes, l'ami et le commensal du maître, qui ne fait de cette sélection qu'un simple agent d'adaptation et lui substitue la sélection physiologique.

A côté de Lamarck, Darwin, de Hæckel, etc., qui croient à une filiation progressive des espèces et, par conséquent, à des enchaînements, tout comme Owen, Mivart et M. Gaudry, vous avez vu Geoffroy, Kölliker, M. Naudin admettre des sauts brusques d'où il peut résulter que les parents et les enfants appartiennent à des classes différentes.

⁽¹⁾ P. 571.

[p. 232]

A côté de Lamarck, Darwin, Geoffroy, etc., qui paraissent n'admettre que le mode de reproduction ordinaire, vous avez vu Kölliker et M. Naudin rattacher l'apparition des espèces nouvelles à la métamorphose des insectes, à la gèneagénèse des méduses, et M. Thury recourir à des corps reproducteurs spéciaux d'où sort un végétal qui engendre un animal.

A côté de Darwin, qui, malgré quelques réserves, est au fond monophylétiste, à côté de Hæckel qui l'est tout au moins pour les animaux, vous avez vu Vogt et M. Gaudry qui sont franchement polyphylétistes.

A côté de Darwin, qui fait reposer toutes les applications de sa théorie sur les deux grandes lois de divergences et de caractérisation permanente, vous avez vu Vogt signaler le rôle joué par la convergence et l'effacement progressif des types.

A côté de Darwin et de presque tous ses disciples, pour qui les animaux progressent constamment et s'élèvent à mesure qu'ils se transforment, vous avez vu Huxley démontrer la permanence des types et Vogt signaler la dégradation de plusieurs.

Voilà où en est le transformisme quand il s'en tient aux animaux. Il en est de même quand il s'agit de l'homme.

Darwin, Hæckel et leurs disciples nous donnent pour ancêtre animal immédiat un singe bien caractérisé, un catarhynien avec ou sans queue; Vogt, Filippi et Huxley rattachent l'homme et les singes à un ancêtre commun qui n'était encore ni l'un ni l'autre, mais qui tenait de tous les deux.

Hæckel a donné de l'homme une généalogie détaillée; vous avez entendu les jugements aussi spirituels que sévères portés par Vogt sur cet ensemble d'hypothèses.

Darwin et ses adhérents attribuent à la sélection le pouvoir, non seulement d'avoir façonné le corps de l'homme, mais aussi d'avoir donné naissance à toutes ses facultés intellectuelles et morales; Wallace tire le corps humain de celui d'un animal, mais attribue ces facultés à une sélection divine, et Mivart veut que son âme soit le résultat d'une création spéciale et directe.

Je vous rappelle seulement les points principaux qui divisent les transformistes. Ces dissidences s'accroissent encore lorsqu'on descend dans les détails. L'origine du premier vertébré a soulevé, en Allemagne surtout, de véritables tempêtes, les darwinistes étant divisés en deux camps, dont l'un soutenait la cause des mollusques, l'autre celle des vers. Je n'avais pas à vous entretenir de ces applications d'une doctrine que je crois fondamentalement inacceptable. Je me borne donc à vous renvoyer aux articles de Vogt et même de Claparède.

Mais, le tableau succinct que je viens de tracer pour réveiller vos souvenirs vous fera peut-être mieux comprendre que, se dire *transformiste* d'une manière générale, c'est s'exprimer d'une manière bien vague. La vraie science demande plus de précision.

Rappelez-vous d'ailleurs que toutes ces théories si diverses en appellent aux mêmes arguments, à la conviction personnelle, à la possibilité, à l'accident, à l'inconnu. Eh bien, en physique, en chimie, en physiologie, admettrait-on ces appels comme preuves? Vous savez bien que non. — Un anthropologiste a donc bien le droit de ne pas les accepter; et voilà pourquoi je les récusé.

Il est un autre mode d'argumentation que je repousse également. Parmi les hommes éminents que j'ai eu le regret de combattre, il en est qui invoquent à l'appui de leurs théories, les uns leurs convictions religieuses, les autres ce qu'on appelle la libre pensée. Par là, ils portent la question sur le terrain de la lutte entre le dogme et certaines philosophies; ils sortent du champ de la science, qui doit rester neutre et être respecté. — Le rôle du savant n'est pas de se mêler aux controverses. Sa tâche est de mettre aux mains des adversaires la vérité scientifique. A eux de la concilier avec leurs croyances religieuses ou philosophiques.

L'homme de science a un autre devoir à remplir. Quand il ne peut expliquer un phénomène, il doit l'avouer franchement. — Voilà pourquoi, au sujet de l'origine des espèces, j'ai dû dire si souvent: *Je ne sais pas*. Mais je ne répéterai pas pour cela le mot désespéré de du Bois-Reymond. L'éminent physiologiste a terminé un de ses discours en disant: *Ignorabimus!* nous ignorerons à jamais. Je me borne à dire: *Ignoramus!* nous ignorons pour le moment. Qui donc, en présence des merveilleux progrès accomplis dans ce siècle, peut s'arroger le droit d'assigner des limites au savoir de l'avenir?

Toutefois, bien qu'étant hors d'état d'expliquer un fait, le savant peut souvent reconnaître la fausseté des explications données par des confrères plus hardis. Alors il doit combattre l'erreur avec d'autant plus de persévérance qu'elle est plus séduisante et qu'elle a entraîné un plus grand nombre d'esprits. — Voilà pourquoi j'ai combattu et combattrai encore les théories transformistes.

Mais — il m'est permis de le dire — tout en luttant contre les doctrines, je n'en ai pas moins rendu justice aux hommes et aux choses, en particulier à Darwin et à son œuvre. En rajeunissant, en rationalisant la théorie de Lamarck, le grand penseur anglais a donné aux sciences naturelles une

impulsion puissante, une direction nouvelle. On doit à son initiative, aux idées qu'il a mises en circulation, une foule de travaux importants. Lui-même en est un exemple. Sans sa théorie, il n'aurait pas écrit son livre sur l'influence de la domestication et de la culture; il n'aurait pas entrepris et mené à fin son magnifique travail sur les pigeons.

Le transformisme pourra rendre encore bien des services, parce que ses adeptes, envisageant la science

[p. 233]

à un point de vue spécial, découvriront sans doute des horizons nouveaux. Mais ce sera à la condition de ne pas se laisser entraîner dans la voie des pures hypothèses et, avant tout, de tenir compte des faits. Qu'ils prennent donc pour guides Carl Vogt et M. Gaudry, qui, sans cesser d'être transformistes, ont également senti la nécessité de substituer la réalité aux *a priori* et aux rêves; et, quelles que soient leurs erreurs de doctrine, je serai le premier à applaudir à tout ce que leurs travaux auront de sérieux et de vrai. —A. de Quatrefages, de l'Institut.

The Alfred Russel Wallace Page, Charles H. Smith, 2021